

Hélène LALY (Etiolles 91)

Abandonnée

Elle était tapie dans l'herbe depuis des heures. En contrebas de la maison. Elle savait qu'il était impossible de la voir de là-haut. Les nuages gris au-dessus d'elle annonçaient la pluie. Sa jambe droite lui faisait mal. De vilaines écorchures lui brûlaient les genoux. Il avait fallu sauter de si haut... Il lui semblait incroyable maintenant d'avoir eu ce courage, alors qu'elle avait tellement peur du vide. Une peur animale qui remontait à l'enfance quand Oncle Norman l'avait poussée du haut de la falaise. Elle était tombée comme une pierre plate dans l'eau glacée. Elle entendait encore les rires des cousins Aaron et Caleb, des rires gras qui recouvraient ses appels au secours.

Elle avait six ans et ne savait pas nager.

Allyson avait gardé de l'incident la haine de sa famille et la peur du vide. Ne jamais se laisser surprendre par-derrière, toujours rester le dos collé au mur. Cela évitait les mauvaises surprises, et les mains fouineuses des cousins collées sur ses fesses.

Abandonnée. Voilà le seul mot qui la caractérisait. Perdue dans cette famille composée de mâles, dont elle était le seul élément féminin depuis que sa mère avait préféré partir une nuit d'avril, dix ans déjà, laissant tout derrière elle, la petite de sept ans en prime. Dix ans à lutter sans parvenir à se faire une place parmi ces hommes, père, oncles, cousins, brutes comme des planches mal dégauchies.

Elle avait tenté sans succès de se faire des amies à l'école. On l'avait écartée des jeux, des conciliabules. Dans la cour elle était toujours

seule. On ne fraie pas avec une Rawley. La ferme et ses habitants avaient mauvaise réputation, surtout depuis le départ de la mère. Allyson aurait tellement voulu se faire accepter ! Un peu de chaleur, une amie à qui tenir la main, à qui confier ses secrets innocents dans des chuchotis exaltés d'enfant mal-aimé. Mais les sorties de classe se déroulaient en rubans colorés et chahuteurs, les enfants côte à côte, un bras posé sur une épaule, une main autour d'une taille, le poids d'un cartable partagé à deux. D'un pas lent et solitaire Allyson prenait le chemin de la ferme, rêvant d'ailleurs insoupçonnés, de petits matins à la fraîcheur délicate, de crépuscules où il ferait bon se perdre sans craindre les ombres courbes des saules.

Elle avait recueilli un chien perdu, un bichon maltais au poil terne et à l'œil mouillé, qui traînait près de l'écurie. Il avait fallu batailler pour le garder. Il était trop malingre pour faire un bon rabatteur.

Il a autant d'utilité que toi, avait dit Oncle Norman. Maigre et les yeux sales ! Aaron et Caleb avaient pouffé, ces deux nigauds attardés. Mais elle avait gardé le chien, et l'avait baptisé Flopsy. On lui avait interdit l'entrée de la maison, ce qui allait très bien à Allyson. Le père avait la main leste, et les coups de pied de Caleb dans la gueule du chien n'étaient pas rares. À la même époque Aaron était revenu du marché aux bestiaux avec une vache Randall superbe. Une énorme bête aux pies blanc et noir gonflés de lait. Il avait rapporté aussi dans ses bagages, une grasse fille de Chadds Ford, le village d'à côté. Elle s'appelait Molly, avait un rire strident qui secouait sa poitrine généreuse par vagues régulières, et balançait des baisers imaginaires à la ronde. Sa chevelure rousse flamboyait au soleil. C'était une fille simple qui se prit d'une affection certaine pour Allyson. Les hommes de la ferme, que cette plantureuse présence féminine déconcertait un peu, baissaient le ton quand Molly était dans les parages. Ils arrêtaient aussi de martyriser Flopsy en sa présence. Pour lui prouver qu'elle était acceptée dans la petite communauté, ils donnèrent à la vache Randall le nom de Molly II, idée que la jeune femme accueillit d'un énergique hennissement.

Aaron paraissait fou d'amour pour Molly. Il l'embrassait à larges goulées vampiriques, lui tripotait les seins de ses poignes calleuses, et lui pinçait les fesses sans réserve. Il avait complètement oublié l'existence d'Allyson. Au moins de ce côté-là, la jeune fille n'avait plus à raser les murs. Caleb lorgnait vers la femelle de son frère et aurait bien aimé y goûter.

- Pas touche, frangin, sinon je te fends la tête en deux.

La menace était sérieuse. Il n'y avait aucune place pour l'humour chez les Rawley. Molly était là depuis trois mois et semblait se plaire au « château », comme elle appelait la ferme. C'était sa manière de montrer que cette ancienne demeure victorienne, transformée au hasard du temps et de ses occupants en une ferme délabrée, lui en imposait quand même. Il faut dire qu'à Chadds Ford, Molly avait passé son enfance dans un bouge crasseux, collé à l'usine de traitement des cuirs. L'endroit était noir et puant. Du coup le teint laiteux de Molly, ses robes en dentelle et ses ongles laqués étaient une énigme. Aaron était fier de sa conquête, assurément la fille la plus appétissante du comté.

Allyson avait treize ans quand elle eut ses premières règles. Personne ne lui avait expliqué ce phénomène si naturel. D'ailleurs qui, dans ce groupe d'hommes, y aurait pensé ? La vie des bêtes à la ferme l'avait renseignée mieux que n'importe quel manuel sur le réalisme de la procréation. Elle avait compris depuis longtemps les risques qu'elle courait en restant trop longtemps dans le sillage de son oncle et de ses cousins. Par contre, ce sang chaud qui lui coulait le long des jambes... Elle se crut mortellement malade, ne souffla mot à personne de ce qui lui arrivait, colmata du mieux qu'elle pût l'hémorragie qui souillait ses vêtements, et attendit la mort avec sérénité. Quand le phénomène prit fin quelques jours plus tard, elle se dit que ce n'était pas le moment pour elle de mourir, sans pouvoir exprimer si elle en était triste ou satisfaite. Un mois plus tard, les pertes sanglantes réapparurent, et Allyson se dit que, décidément,

Dieu avait besoin d'elle. Elle craignait le passage dans le tunnel lumineux dont elle avait entendu parler au cours de catéchisme. L'idée de partir sans Flopsy l'accablait. Elle, qui n'avait pas pleuré au départ de sa mère, se mit à sangloter sans retenue. Pauvre Flopsy, qu'allait-il devenir parmi ces dégénérés ? Bien sûr, Molly était là, mais elle se montrait souvent lunatique avec le chien, allant parfois jusqu'à vouloir lui arracher toutes les dents au prétexte qu'il avait une haleine de rat. Cette idée avait redoublé son chagrin et Molly qui passait par là avait entendu les pleurs d'Allyson.

- Ben ma poulette, c'est quoi ce malheur ? Mouche ton nez, tu ressembles à ton chien.

En phrases bredouillées Allyson avait tout avoué, le sang réapparu après un moment de tranquillité, le couloir lumineux, et surtout, Flopsy, son cher Flopsy qu'elle allait devoir abandonner. Molly avait éclaté de rire en la traitant de bécasse, puis avait entrepris de l'éclairer. D'abord surprise par ce grand mystère révélé en termes crus, Allyson avait respiré plus librement. Le soir à table, Molly, qui ne savait pas tenir sa langue, avait raconté en l'enjolivant la détresse de la petite.

La jeune fille en avait ressenti une grande gêne, surtout quand Oncle Norman s'était penché vers elle :

- Ainsi donc tu n'es plus une gamine ? Tiens donc...

Il s'était avachi sur sa chaise en frottant son menton d'un geste saccadé. Allyson en avait éprouvé des picotements dans le dos. Le quotidien avait repris son cours. Du moins en apparence. Six mois passèrent. Allyson s'était métamorphosée. Ses formes maigres et plates avaient disparu. La taille fine mais les hanches pleines, la poitrine ferme, les jambes joliment galbées, elle avait maintenant beaucoup de charme, sans paraître y prêter attention. Elle remarquait bien les coups d'œil des garçons à la sortie du lycée, leurs sifflements discrets, mais se disait que finalement elle avait fait sa place, et rien de plus. L'été était arrivé en une nuit, balayant de son souffle jaune les prés autour de la ferme. L'année scolaire avait pris fin la semaine

précédente, obligeant Allyson à rester à la maison. Plus que les travaux des champs, l'entretien des bêtes ou le nettoyage de la cour, la jeune fille détestait le voisinage forcé du clan. Elle avait dû céder sa chambre au rez-de-chaussée à Molly qui attendait un bébé. Celle-ci avait tellement enflé de partout qu'elle était méconnaissable et dans l'impossibilité de monter à l'étage. La permutation des pièces s'était faite naturellement, même si Allyson n'oubliait pas que la chambre de son oncle et celle de Caleb n'étaient qu'à une enjambée de la sienne. Par contre elle aimait bien la vue depuis le premier étage, la maison dominant l'étendue herbeuse qui ondulait comme une mer pour rejoindre la ligne d'horizon. C'était beau et apaisant. Le matin très tôt, quand tout était encore silencieux, le ciel à peine esquissé, Allyson se glissait sans bruit jusqu'à la fenêtre et restait de longues minutes à guetter la naissance du jour. C'était à chaque fois le même instant d'émerveillement.

Molly devait accoucher fin août. Les hommes avaient poussé un vieux canapé dans la cour, où la jeune femme restait étendue la plupart du temps, ses jambes affreusement déformées exposées impudemment. La chaleur de l'été incommodait la pauvre fille qui gémissait sur son destin et bousculait Aaron :

- Pourquoi t'ai-je suivi jusqu'ici ? Je ne sais plus si je t'aime ou si je te déteste. Regarde ce que tu as fait de moi pour un moment de plaisir!

Lui, que son manque d'instruction empêchait de trouver la parole juste pour la consoler, tournait autour d'elle comme une fourmi laborieuse, le cœur gros des mots qui ne sortaient pas. Caleb fuyait la ferme dès le travail terminé, prétextant qu'avec les putes de Chadds'Ford, il ne risquait pas de tomber dans le même piège que son frère. Sans prendre la peine de laver sa figure huileuse de l'effort fourni, les mains terreuses, la chemise fourrée en désordre dans son pantalon, il sautait sur sa jument et disparaissait jusqu'au petit matin. De très loin, Allysson le voyait revenir, les sabots de son cheval dressant des voiles de poussière autour d'eux. Il gardait toute la

journée un air béatement satisfait qui s'accroissait quand le moment d'y retourner approchait. Le père et Norman avaient tenté de le retenir :

- Tu dépenses ton argent en connerie, mon garçon, lui répétait Norman.

- Tu ne penses pas que c'est plutôt Aaron le roi des cons ?

Norman restait silencieux, baissait la tête en jetant un regard oblique à Molly, dont on ne voyait plus que le ventre, et le laissait partir.

Une nuit, un cri horrible déchira le silence. Molly ressentait les premières douleurs, hurlant contre sa vie misérable et cet enfant qui arrivait avec cinq semaines d'avance. Caleb n'était pas revenu de Chadds'Ford, le père et Norman restaient enfermés dans leur chambre. Il y avait donc près du lit de la parturiente, Aaron prostré dans un fauteuil, les mains collées aux oreilles pour ne plus entendre les cris, et Allyson qui faisait office de sage-femme. Elle avait aidé à mettre bas une cinquantaine de chevreaux depuis qu'elle était en âge de tenir sur ses jambes, et ce petit être qui s'apprêtait à naître n'en était après tout qu'un de plus. En revanche, elle trouvait Molly bien douillette. Toutes les chèvres qu'elle avait observées dans la même situation ne faisaient pas autant d'histoires.

- Doucement Molly, doucement. Je suis sûre qu'on t'entend à Chadds'Ford.

Le travail dura toute la journée au gré des gémissements de Molly. Les hommes avaient pris le camion pour réparer les clôtures dans un champ à cinq kilomètres de là. À midi, ils ne se montrèrent pas. L'enfant naquit vers la fin de l'après-midi, au moment où la chaleur retombe. C'était un beau petit gars qu'Allyson nettoya et emmaillota avec soin.

- On l'appellera Élias, comme mon grand-père, fit Molly apaisée. Faudra que je dise à Aaron qu'il oublie toutes les sottises que je lui ai débitées. Pauvre Aaron. Maintenant que tout ce bazar est fini, je suis bien contente.

Allyson lui glissa le nourrisson entre les bras, qui se blottit aussitôt sur le généreux téton de sa mère.

- Je te laisse Molly. Je vais dormir un peu, avant que les hommes reviennent. Je suis épuisée.

La jeune fille s'endormit. Elle ne les entendit pas rentrer et ne se leva pas pour préparer le repas. Il devait être plus de minuit quand un bruit sur le palier la réveilla. La pleine lune éclairait les fenêtres. On se serait cru en plein jour. Allyson tourna le visage vers la porte et vit la poignée pivoter lentement, puis Norman se glisser dans la chambre avec l'adresse d'un serpent. Il semblait à la jeune fille que son cœur allait éclater. Elle avait oublié de bloquer la porte avec une chaise, comme elle le faisait chaque soir depuis qu'elle dormait à l'étage. Comment avait-elle pu être si négligente ? Elle sentit bientôt le souffle lourd de son oncle au-dessus d'elle. Au travers de ses cils à peine ouverts, elle voyait les lèvres épaisses de l'homme que la lumière blême de la lune rendait violettes. Elle n'attendit pas qu'il fit le tour du lit, bondit sur le côté, attrapa sur sa table de chevet le stylet qui lui servait à couper les pages des livres neufs, et lui planta dans le front. Elle vit très nettement une étoile sanglante éclore à la racine des cheveux, courut à la fenêtre, étendit ses bras comme deux ailes et fonça dans la nuit lunaire.

Elle avait attendu l'aube, cachée dans les hautes herbes près de la ferme des Stephen. Elle ignorait si Oncle Norman était mort. Elle ne l'avait pas vu tomber, pas entendu crier non plus. Au petit matin, elle s'était souvenue de Flopsy, resté enfermé dans la porcherie depuis la naissance du bébé. Elle devait retourner à la ferme, malgré la terreur d'être découverte. Elle refit le chemin en sens inverse, se traînant sur ses genoux abimés par la chute. Elle pensait à son chien pour se donner du courage. Elle le délivrerait. Ils partiraient tous les deux. Ils se faufileraient dans le premier train en partance pour Philadelphie. Elle trouverait du travail dans un des nombreux magasins de la ville, un endroit où se loger. Elle poursuivrait ses études en cours du soir, et trouverait une place bien payée dans un journal local. Elle changerait de nom. Elle oublierait le clan, Molly et le petit. Un jour

peut-être la chance tournerait. Sa route croiserait celle d'un inconnu. Il l'aimerait et veillerait sur ses peurs. Quand le temps aurait suffisamment passé, elle chercherait à savoir si Oncle Norman était mort cette nuit-là. Elle n'était pas une meurtrière, quelle que soit la réponse. Elle était une pauvre gosse. Abandonnée.

Elle reprit sa route en rampant pour ne pas être vue. Pas un bruit alentour. Rien ne disait qu'on avait découvert son oncle. Elle s'approcha de la porcherie. Déjà elle entendait les jappements de reconnaissance de Flopsy.

*Andrew Wyeth : « Le monde de Christina ».
Musée d'Art Moderne, New York*